

XYZ. La revue de la nouvelle

Jour de neige

Philippe Debray



Numéro 16, novembre–hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3127ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Debray, P. (1988). Jour de neige. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 85–87.

La neige a tout dévoré. J'entends festoyer son ventre malgré l'ovation grandissante du vent. Des rires venus de nulle part, sinon de quelques mânes errants, semblent déchirer le temps en lambeaux de minutes trop longues. Le bois qui encercle notre cabane n'est plus qu'un ossuaire appesanti de stalactites acérées.

Je suis bien avec Betty près de moi. Le feu de la cheminée nous inonde de sa chaleur : la dernière qui soit, sans doute, dans ce monde de froid.

Que faisons-nous ainsi au beau milieu de ce bois, dans cette mesure dont on se demande si le joug de l'hiver n'aura pas bientôt raison de ses planches fendues ? Si je le sais, Betty, elle, n'en a aucune idée ; ou du moins sait-elle ce que j'ai bien voulu lui dire la veille de notre départ : « Tu verras, là-bas, tu connaîtras un immense repos... »

Betty se retourne. Je sens son haleine qui a un parfum d'écorce sèche. Elle me dit doucement :

— Crois-tu qu'il y ait encore des loups dans cette contrée ?

Nous sommes emmitoufflés dans une grande fourrure claire. De temps en temps, suivant ses mouvements, une partie de son corps émerge des poils denses. Sa peau lisse et légèrement rosée devient une petite clairière, un étang aux douces berges sur lesquelles les flammes du foyer étendent leurs charmes.

J'ai envie de répondre à Betty que les loups viendront sans conteste, que, s'ils ne venaient pas, nous verrions notre séjour amputé d'un inefable plaisir. Un simple mot suffira à la contenter. Mais la réponse qui se lit sur mon visage a pris mes paroles de vitesse.

Betty m'envoie une autre bouffée de son haleine parfumée.

— Comment peux-tu toujours être certain qu'ils viendront ?

Je m'allonge sur le ventre. Betty me caresse la nuque comme elle le ferait à son chien. Je lance des petits grognements de satisfaction.

— Dis-moi, ça ne m'amusera guère de les sentir autour de nous, murmure-t-elle dans un petit frisson d'effroi.

Le contact de son corps nu avec cette fourrure de chèvre aurait-il allumé dans ses prunelles la peur de la bête sacrifiée ?

Je reste impassible. Me love contre ses seins.

— Et si nous mangions (nous avions apporté avec nous quelques sanguines), me dit-elle d'une voix presque fébrile.

Vite, j'ai senti qu'elle était mal à l'aise. Ce prétexte de manger en est la preuve. Ce n'est pas dans ses habitudes de grignoter entre les repas — même dans son état.

Il est de mon devoir de l'apaiser quoique je sache qu'elle retombera rapidement dans le doux berceau du bien-être quand nous recommencerons à faire l'amour.

— Vas-y, toi, mange, je lui réponds en prenant à pleine bouche son épaule fragile. Une femme enceinte, ça doit pas se laisser abattre.

Pendant qu'elle mange, j'écoute le souffle des forces naturelles. Je pourrais regarder à travers le mince carreau embué, mais le fait d'écouter est plus palpitant car décèler un bruit de patte dans les divers craquements du bois relève de l'exploit.

Je sais qu'ils vont venir rôder autour de la cabane, les loups. Je sais qu'ils entendront notre respiration malgré les branches de sapin qui gémissent dans l'âtre.

Je regarde Betty qui me tourne le dos. Ses reins seraient aussi blancs que la neige si, comme par le truchement d'ombres chinoises, le feu, en sacré profiteur, n'y agissait pas ses langues incarnates.

Elle se retourne. Son visage semble reposé. Ses longs cheveux bruns, ses yeux verts éveillent en moi d'étranges désirs.

— S'il te plaît, prends-moi comme un animal, dit-elle dans un râle en m'offrant sa croupe sculpturale.

Bientôt, mes violentes saccades sur ses hanches ouvertes font jaillir de sa gorge le cri de la femelle contentée, tandis que sur mon cou coulent encore des filets de salive.

L'odeur dégagée par nos corps suants et nerveux a ceci de si capiteux qu'il me semble que cet instant restera à jamais dans ma mémoire tel le souvenir de l'ultime étreinte. Alors, je voudrais que le temps arrête là son périple au cadran de ma montre. Mais déjà, tout est fini. Les choses se font et se défont, laissant échoir les événements futurs.

Betty n'est plus blottie contre moi. L'immense fourrure forme un creux entre nous deux. Chacun de nous semble apprécier cette séparation momentanée. (Le corps n'a-t-il pas besoin de place pour mieux se reposer ?)

De nouveau à l'écoute des bruits extérieurs.

On dirait que quelque chose claque contre les planches de la cabane. Tout d'un coup mon poulx s'accélère. Je ne sais pas pourquoi, je m'écarte un peu plus de Betty qui somnole confiante quant à la sécurité que je lui ai toujours apportée.

J'écoute encore. Je suis tout oreille. J'analyse le moindre bruit. Sont-ils là, les maîtres des bois? J'attends. J'oublie de remettre un rondin dans la cheminée. Désormais, mon cœur bat la chamade. Je fixe la porte. C'est par là qu'ils rentreront.

Betty, ce joli brin de fille, est dans un autre monde. Celui de ses rêves. Ses lèvres charnues s'entrouvrent un peu au passage de son haleine parfumée.

Je ne bouge plus. Cille à peine. Je suis certain que ce sont eux.

On gratte contre la porte. Mes ongles arrachent une poignée de poils à la peau de chèvre tant je me crispe dans l'extase. Je bave d'attendre. Mes gencives sont gonflées d'un sang épais et chaud. Le plaisir est en moi. Le plaisir bestial. Celui de la mort subite et barbare.

Betty ne s'est même pas réveillée quand le froid a pénétré la cabane. Et moi, j'ai fait vite pour ne pas qu'elle se rende compte. J'ai crié «attaque» au chef de la meute affamée qui n'attendait que mon ordre dans l'embrasure de la porte.

Je dus naître le 18 octobre 1959 par la force des choses. Alors on m'obligea à crier. Je le fis avec peine. Aujourd'hui, on m'oblige à écrire. Qui? Quoi? Sans doute la blessure. La mienne. Égoïste. Les québécoises, les belges revues me dorlotent. Les françaises... Enfin, je crie de mieux en mieux. Ouvrez mes guillemets.